

Les derniers combats de l'ancienne Berne [fin]

Autor(en): **Steinlen, Aimé**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **6 (1861)**

Heft 24

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-329412>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE

SUISSE

dirigée par F. LECOMTE, major fédéral.

N° 24

Lausanne, 21 Décembre 1861.

VI^e Année

SOMMAIRE. — Les derniers combats de l'ancienne Berne. *Mars 1798 (fin).* — **Bibliographie.** *De la cavalerie, par le général Renard.* — Observations à ce sujet du journal de l'armée belge et de la *Rivista militare italiana.* — **Prospectus.** Souvenir du rassemblement de troupes du St-Gothard. — **SUPPLÉMENT : L'Italie en 1860 (fin.)**

LES DERNIERS COMBATS DE L'ANCIENNE BERNE.

(Fin.)

Cependant la compagnie Tscharnier, au bruit de la canonnade, s'était avancée de Wanguen. Elle traversa la ligne des fuyards, en rallia quelques-uns, et pénétra dans la forêt. Pigeon marchait avec lenteur. Outre le soin de reformer sa brigade, forte de trois à quatre mille hommes, il ne pouvait s'aventurer de nuit sur ce terrain boisé, qui lui cachait le nombre et la position des adversaires. L'attitude de la compagnie Tscharnier sauva le reste de l'armée. Aussitôt que la lumière de la lune laissa voir dans la clairière les culottes blanches des Français de l'avant-garde, les carabiniers, prenant ce point de mire, les accueillirent par une grêle de coups bien ajustés. Les Français, étonnés, s'arrêtent; les hommes tombent à droite et à gauche, et l'ennemi est invisible; bientôt ils se retirent, et attendent le jour pour avancer. A l'aube, la compagnie Tscharnier, se sentant isolée, se retira également, et prit position sur la montagne de Kœnitz.

Graffenried, arrivé aux portes de Berne avec les débris de sa brigade, demanda des renforts pour arrêter l'ennemi, qui marchait sur la capitale. Aussitôt on lui dépêcha tout ce qui restait de troupes dans les environs. La colonne se reforma près de Niederwanguen. Elle pouvait compter à ce moment 2300 hommes, avec 3 canons commandés par le lieutenant Freudenreich. A droite et à gauche, dans le bois, se trouvaient les compagnies de carabiniers Schnyder et Tscharnier, reliés au gros de la troupe par les chasseurs Seiler et

deux compagnies de la ville. Sur la route marchaient deux compagnies du bataillon Manuel, commandés par le major May de Perroy ; derrière elle les trois canons de Freudenreich ; ensuite la colonne principale, les bataillons d'élite Manuel et Steiguer, le bataillon de réserve de Watteville de Montbenay ⁽¹⁾, tous trois du bailliage de Thoune, enfin une partie du bataillon emmenthalois May.

Vers 9 heures du matin commença le mouvement offensif. Graffenried, étourdi de sa défaite de la nuit, marchait au milieu de ses troupes, et laissait faire ses officiers. Le centre suivait les directions de l'adjudant-général Wæber, militaire expérimenté, homme de tête et d'énergie ⁽²⁾ ; les carabiniers, celles du major Gatschet. Du reste, sur ce terrain coupé, chaque chef se gardait d'après les circonstances. On marchait en avant ; c'était l'essentiel. Officiers et soldats se montraient pleins d'ardeur.

A l'entrée de la forêt apparurent déjà les premiers Français. Les carabiniers de l'aile gauche bernoise ouvrent le feu, ceux de l'aile droite les suivent ; vers la première clairière le combat devient opiniâtre ; l'artillerie, les deux compagnies du major May soutiennent les carabiniers tour à tour ; les Français reculent, les Bernois gagnent du terrain. Electrisés par ce succès, ils poussent toujours plus vivement leur attaque ; combattant d'arbre en arbre, tirant à vingt pas, profitant de leur avantage sur un ennemi qui ne connaît pas la contrée, ils traversent de nouveau la forêt. Mais à l'endroit où celle-ci s'arrête, au sommet des collines qui couronnent Neueneck, Pigeon les attendait avec toutes ses troupes. Dès que les Bernois se montrèrent à découvert, un feu terrible de mitraille et de mousqueterie les accueillit à quelques pas de distance, et porta le désordre dans leurs premiers rangs. Les soldats s'arrêtent, vont tourner le dos ; un instant d'hésitation. Toutes les victoires des Suisses ont été décidées par combats corps à corps, par ces charges puissantes où l'art est peu de chose, où la bravoure et la force personnelles font tout ⁽³⁾. Les officiers

⁽¹⁾ Le major de Watteville de Montbenay est celui qui devint plus tard avoyer de Berne et landamman de la Suisse.

⁽²⁾ Wæber, de Bretiège dans le Seeland, avait fait la guerre dans les Pays-Bas. Il tomba l'année suivante au combat de Frauenfeld, où il commandait la légion helvétique.

⁽³⁾ L'auteur tombe ici dans une grave erreur. La plupart des belles victoires des Suisses ont été remportées par une juste application des bons principes militaires autant que par le courage et la vigueur dans l'action. Lorsqu'à Grandson et à Morat ils firent effort par les hauteurs pour déborder l'aile bourguignonne opposée au lac et acculer leurs adversaires à cet obstacle, ils firent de l'art, de la bonne tactique ; lorsqu'ils adoptèrent cette formation en grosses phalanges hérissées de piques, qui leur procura tant de succès contre les brillants chevaliers et qui fut tellement imitée par toute l'Europe que les Suisses sont considérés comme les créateurs de l'infanterie moderne ; quand à la bataille de Morgarten ils suivirent les remarquables

s'élançant au milieu des troupes, les exhortant, leur donnant l'exemple; Oberlandais, Emmenthalois, volontaires, femmes même, se précipitent en avant; la baïonnette, la crosse leur ouvrent un passage; point de prisonniers, point de quartier; le colonel Manuel et le major Kirchberguer emportent la batterie; les rangs des Français sont rompus. A ce moment arrivent sur leurs flancs les carabiniers des ailes, arrêtés jusque là par les difficultés du terrain; leur attaque décide le combat. En vain l'ennemi essaie-t-il de se reformer un peu plus bas à l'abri d'un petit bois; l'artillerie, servie à défaut de simples soldats par des officiers, croise ses feux sur lui des deux côtés de la route; la compagnie de carabiniers Schnyder les prend de côté et les débusque⁽¹⁾. Dès ce moment, la retraite des Français n'est plus qu'une déroute; ils s'enfuient dans un désordre complet, repassent la Singine, et ne s'arrêtent que sur les hauteurs de la rive opposée, où les Bernois les saluent encore de quelques boulets.

Ainsi, simplement, sans autres secrets que l'énergie du patriotisme⁽²⁾, des chefs capables et résolus, les soldats de Neueneck avaient rappelé le souvenir de l'antique bravoure suisse, et déposé la dernière couronne d'honneur sur le cercueil de leur pays expirant. Dix-huit canons, parmi lesquels les neuf abandonnés la veille, leur demeuraient comme trophées de la victoire; ils avaient eu dans les deux rencontres 135 hommes tués. La perte de l'ennemi devait avoir été plus considérable, à en juger par le champ de bataille jonché de cadavres et les 400 blessés qui furent transportés à Fribourg.

Mais comment exprimer la consternation, la fureur des troupes bernoises, lorsqu'au milieu de la joie du triomphe, vers trois heures de l'après-midi, arriva la nouvelle de la prise de Berne et l'ordre de cesser les hostilités? Les soldats ne voulaient pas y croire; vingt fois leur commandant dut relire le fatal message; il fallait tout le sang-froid, toute la fermeté des officiers pour arrêter l'explosion d'une révolte. Enfin, la mort dans l'âme, les Bernois se séparèrent; ils ren-

conseils de Reding, conseils qui, suivant le général Dufour, « assurèrent la victoire, » les Suisses firent encore de l'art, et du meilleur. — *Réd.*

(¹) Ces mouvements de flanc des carabiniers, dont *l'attaque décida le combat*, ces *feux croisés* d'artillerie, ne constitueraient-ils pas un peu de cet art que M. Steinlen paraît tant dédaigner au profit de la bravoure et de la force personnelles? — *Réd.*

(²) Contradiction flagrante avec le récit qui précède, où l'on voit non-seulement énergie et patriotisme, mais judicieux emploi des tirailleurs, efficaces feux croisés d'artillerie et opportune formation d'une vigoureuse colonne d'assaut secondée par des mouvements de flanc sur les deux ailes. Ces dispositions révèlent au contraire une habileté et un art dont il serait injuste d'attribuer les bénéfices à la bravoure seule des lutteurs corps à corps. Nous ne faisons pas un crime à M. Steinlen de l'ignorer, puisqu'il n'est pas militaire. Mais on pourrait lui demander des axiomes moins tranchants quand il aborde une matière qui lui est étrangère. — *Réd.*

trèrent isolés ou par petits détachements dans leurs foyers. Le même désespoir s'empara des troupes stationnées à Laupen et à Gumminen, lorsqu'elles apprirent l'issue des événements; celles de Gumminen, qui n'avaient pas combattu, se montrèrent les plus exaspérées; les deux colonels de Crousaz et de Goumoëns, suspects aux soldats comme Français de langage, furent sabrés sur la route par des dragons, toujours les premiers à fuir et les premiers dans la révolte. Tout se dispersa; cependant le bataillon oberlandais Wurstemberger, « les grenadiers de l'armée, » se retirèrent en bon ordre, la dernière troupe bernoise qui tint ferme sous les drapeaux, tandis que l'autre bataillon de la même contrée, commandé par un colonel du même nom, avait été à Lengnau le premier engagé avec les Français.

Dans ces diverses rencontres, les Bernois avaient perdu 18 officiers et 683 soldats, dont les noms, gravés en lettres d'or sur des tables de marbre noir, entourent aujourd'hui le monument élevé à l'avoyer Steiguer dans la cathédrale de Berne. Il n'est pas constaté qu'un seul drapeau ait été abandonné sur le champ de bataille; ceux que les généraux français envoyèrent au Directoire provenaient de l'arsenal, tout comme la plupart des canons qu'ils se vantaient d'avoir conquis ⁽¹⁾⁽²⁾. Le résultat cependant n'était pas moins décisif. Quatre jours de campagne active, des combats dont quelques-uns méritent à peine ce nom, avaient suffi pour renverser l'ancienne république de Berne, jadis redoutable même à des rois. Dans la nation, les événements l'avaient prouvé, coulait encore le vieux sang suisse, mais la majorité de l'aristocratie, amollie par le bien-être et le dissolvant du siècle, était devenue semblable à du sel sans saveur. Presque partout sa faiblesse avait paralysé l'élan, désorganisé la défense, condamné la bravoure des soldats à de stériles efforts. Ainsi tombent les sociétés qu'énerve le culte des intérêts matériels; ainsi s'accomplissent les paroles écrites soixante ans auparavant par un jeune poète, Albert de Haller :

(1) Les bulletins français donnent un échantillon curieux de la manière dont les documents officiels relatent parfois l'histoire. Schauenbourg se contente d'un léger relief donné à son succès et à la résistance des Bernois; mais les rapports de Brune sont vraiment incroyables. Non content de passer sous silence la défaite de Pigeon à Neueneck, pour en faire une victoire complète, dans laquelle on a tué à l'ennemi 800 hommes, fait 3000 prisonniers, conquis 7 drapeaux, et enlevé 20 canons à la baïonnette, ce général invente encore à Gumminen un combat qui n'a pas eu lieu, loue nominalemeut des officiers pour la part distinguée qu'ils y ont prise, et va jusqu'à demander de l'avancement pour l'un d'eux en raison de sa conduite brillante dans cette affaire. *Correspondance de Brune*, nos 169, 172, 173, 271.

(2) Cette assertion de l'auteur nous paraît quelque peu sujette à caution en ce qui concerne les canons. Lui-même a dit plus haut qu'à l'affaire de Fraubrunnen il y eut une fuite générale et que des canons bernois furent encloués par leurs desservants et abandonnés dans une gravière. — *Réd.*

« Un jour le monde lira dans l'histoire combien la chute de l'Etat a suivi de près celle des mœurs. »

VIII

Les événements que j'ai essayé de retracer sont bien connus dans leurs traits généraux. Il ne s'agissait ici que de les rappeler, en les contrôlant par les publications récentes, qui les complètent et les rétablissent à divers égards sous leur vrai jour. On peut assurément trouver dans l'histoire suisse beaucoup de pages plus glorieuses ; il en est peu de plus dramatiques et de plus instructives. Tout a changé en Suisse et surtout en Europe depuis les jours de Sempach et de Morat ; mais l'année 1798 est encore bien près de nous, et nous présente pour la première fois la lutte de nos milices avec une armée régulière moderne. C'est à ce titre que je voudrais encore ajouter quelques réflexions.

La faiblesse du gouvernement, nous l'avons vu, fut la première et la principale cause de la défaite ; cause politique, et que nous n'avons pas à examiner maintenant. Il fallait, au contraire, que l'esprit guerrier fût encore bien fort et bien naturel parmi les Suisses, pour qu'après deux siècles de paix, des troupes pour ainsi dire abandonnées aient pu dans toutes les occasions décisives soutenir la lutte fermement, plus d'une fois avec intelligence. Schauenbourg lui-même en fut frappé. Presque partout l'infanterie, lorsqu'elle fut bien conduite, se comporta bravement ; et les armes qu'on aurait pu supposer inférieures, faute d'une instruction suffisante, les carabiniers, l'artillerie surtout, obtinrent dans tous les combats la place d'honneur.

Les officiers, c'était là le point faible. Même dans les conditions les plus favorables de connaissances et de talent, il manquera presque toujours à un officier de milices ce qui ne s'acquiert que sur le terrain, la sûreté des mouvements, le coup d'œil pratique et prompt (¹). En 1798, les Bernois avaient un avantage ; bon nombre de leurs chefs avaient servi à l'étranger ; mais cela même ne suffisait pas. Plusieurs, dans l'action, s'embarrassèrent et perdirent la tête ; ils n'avaient pas l'habitude du soldat de milices, à la fois moins et plus intelligent que le

(¹) Ici encore nous avons à relever une erreur de M. Steinlen, trop commune chez nous, à la vérité. Un officier de milices n'a pas moins d'occasions d'aller *sur le terrain* que tout autre officier d'armée permanente. Ni les uns ni les autres n'apprennent la manœuvre dans des salles de théorie seulement. La supériorité que pouvaient avoir des officiers français sur des officiers bernois ne tenait pas à ce que ces derniers étaient des *miliciens*, mais à ce que les Français avaient fait la guerre, et que leurs adversaires ne l'avaient pas faite. Un milicien qui aura eu l'occasion de se faire au feu sera, toutes choses égales d'ailleurs, supérieur à un officier qui aurait vieilli dans un corps-de-garde ou sur une place d'exercice. — *Réd.*

soldat de profession. Moins intelligent, en ce qu'il ne connaît pas le métier de la guerre, marche à l'aveugle et ignore la patience ; plus intelligent, car il veut savoir ce qu'on fait de lui, ne donne rien qu'à la confiance, mais est capable de tout accomplir quand on s'adresse à lui par les moyens moraux, l'exemple, l'affection, les soins paternels. Les officiers de l'armée bernoise qui obtinrent quelque résultat, Wæber, Rovéréa, sans parler des inférieurs, durent leur succès essentiellement à la manière dont ils surent prendre le soldat. Si l'on peut faire un reproche à d'Erlach, c'est qu'ayant longtemps vécu à l'étranger, il se tint trop éloigné des troupes, et ne parvint pas à leur inspirer la résolution dont il était animé lui-même. Rien n'est important pour soutenir une armée de milices, où se rencontrent tant de lacunes graves, comme l'influence personnelle des officiers.

Les développements nouveaux apportés dans l'art de la guerre, l'introduction générale des armes de précision, les grandes mêlées corps à corps, si du moins ces effroyables boucheries méritent le nom de progrès, ont certainement augmenté la force de résistance de l'armée suisse. On naît tireur dans notre pays ; les tables même du tir au boulet, quand on compare entre elles les diverses nations, placent notre artillerie en un rang honorable ; il est donc permis de croire que nos troupes ne seront point à mépriser, lorsqu'elles posséderont enfin le canon rayé, et que toute l'infanterie aura l'habitude d'une bonne arme. Les combats corps à corps ne nous ouvrent pas moins de chances. On en revient aux luttes de l'antiquité et du moyen âge ; ce qui nous manque en exercice, en adresse, est racheté par la force physique, l'ardeur du soldat combattant pour son pays.....

Mais, en ce cas, il importe de ne pas attendre l'attaque. Des milices n'offrent pas, n'offriront jamais cette solidité inébranlable qui brise l'élan de l'ennemi, comme elle s'est rencontrée dans les troupes anglaises et dans les régiments suisses. Quelques manœuvres simples, naturelles, et en avant ! tel doit être notre mot d'ordre. La division bernoise du nord attendit les Français, et fut battue ; la brigade de Neueneck attaqua, la marche anima son ardeur, l'élan naquit avec la confiance, et la victoire lui appartint. Deux mois plus tard, à Rothenhourm, les Schwytzois vainquirent de la même manière, en se jetant sur l'ennemi à la baïonnette, et il en sera toujours ainsi. (1)

A vrai dire cependant, les moyens militaires seuls ne suffisent pas pour compenser l'infériorité d'une armée de milices en face d'une troupe régulière. Dieu veuille nous épargner la lutte ! mais si le mo-

(1) S'il ne s'agit que de se précipiter sur l'ennemi à la baïonnette, que deviennent les considérations que M. Steinlen expose quelques lignes plus haut sur le tir de l'infanterie et de l'artillerie avec armes rayées ? — *Réd.*

ment de l'épreuve devait arriver, il nous faut encore autre chose. Il nous faut le sentiment vrai de notre faiblesse, uni à la résolution de nous ensevelir sous les ruines de la patrie, et à la foi de nos aïeux en Celui qui se montre fort dans les faibles. Une armée ne suffit pas, il faut un peuple entier, « à genoux devant Dieu, debout devant les rois, » et qui préfère l'indépendance à la vie. « Il ne nous reste plus qu'à nous faire tuer jusqu'au dernier homme, comme nos ancêtres à St-Jacques, » s'écria en 1813 un jeune officier bernois ⁽¹⁾, et les Autrichiens hésitèrent un instant avant de violer la neutralité suisse. « Ma tactique, elle est écrite sur le cimetièrre de St-Jacques, » répondit en 1838 le général Guiguer, à quelqu'un qui l'interrogeait sur ses études militaires. Cette résolution manquait à la Suisse en 1798, et la Suisse courba la tête ; si, comme nous en avons la ferme espérance, elle ne nous faisait pas défaut aujourd'hui, elle nous sauverait encore, que nous fussions écrasés ou vainqueurs.

(Bibliothèque universelle.) Aimé STEINLEN.

BIBLIOGRAPHIE.

DE LA CAVALERIE. Réflexions sur les idées émises au sujet de la diminution et de la transformation de cette arme, par le général RENARD, aide-de-camp de S. M. le roi des Belges, chef du corps d'état-major. 1 vol. in-8°, 1861. Bruxelles, Flateau; Paris, Dumaine. — Observations du *Journal de l'armée belge* et de la *Rivista militare italiana* sur le même sujet.

M. le général Renard, déjà connu comme militaire fort érudit par d'intéressantes publications, et entr'autres par ses *Considérations sur la tactique de l'infanterie*, entreprend dans l'opuscule que nous venons d'indiquer une tâche difficile. Il s'efforce de chanter les louanges de la grosse cavalerie, que d'autres écrivains, au contraire, représentent comme inutile, ou tout au moins comme trop onéreuse, depuis l'invention des armes rayées et l'emploi général de la locomotion à vapeur. Quelques journaux belges, s'appuyant des idées connues du général Morand, des opinions plus récentes du capitaine anglais Nolan, de celles du lieutenant-colonel français vicomte de Noé, de l'ouvrage allemand *Die Cavalerie der Jetztzeit*, et des expériences des dernières campagnes d'Orient et d'Italie, avaient demandé une diminution notable de la cavalerie belge, et plus particulièrement la transformation de la grosse cavalerie en cavalerie légère. Entr'autres raisons produites encore à leur avantage, l'*Economiste* et l'*Indépendance* avaient cité les réformes entreprises dans diverses armées européennes, et le *Journal de l'armée belge* avait

(1) Le capitaine d'état-major, plus tard avoyer Fischer.